# Théâtre Français de la République. *Le Malade imaginaire*.

C’est le dernier ouvrage de Molière. Cette pièce, qu’on a coutume de donner dans le carnaval, est en elle-même un peu lugubre, et rappelle une grande perte. Quand Molière joua le rôle du Malade imaginaire, il était lui-même attaqué d’une maladie très réelle. Depuis un an, il s’était réconcilié avec sa femme. La réconciliation d’un mari amoureux et jaloux avec une femme vive et coquette, s’accorde mal avec le régime du lait. Molière oublia qu’il avait une poitrine, pour se souvenir qu’il avait un cœur ; mais il éprouva que le plaisir n’est pas si sain que le bonheur. Pour maintenir la bonne intelligence avec une femme très difficile à vivre, il fit des sacrifices qui augmentèrent considérablement sa toux ; la mort sembla vouloir venger ses fidèles médecins, plus vivement attaqués dans *Le Malade imaginaire* que dans aucune autre comédie.

Molière n’était pas aimé de sa femme, parce qu’il avait l’humeur triste, pas assez de santé, et beaucoup trop d’esprit. La veuve d’un des plus grands génies qui jamais aient paru dans le monde, se hâta de se consoler avec un comédien obscur, doué d’une complexion robuste et d’une intelligence médiocre ; elle n’en étala pas moins le faste d’une douleur ambitieuse : les vieux maris ont cela de commun avec les pères et les oncles riches : plus on les pleure, moins on les regrette. On dit que le curé de Saint-Eustache ayant fait refuser à Molière la sépulture ecclésiastique, sa veuve courut à Versailles se jeter aux pieds du roi, en criant avec emphase : *Quoi ! l’on refuse la sépulture à celui auquel on devrait élever des autels* ? Le sage monarque excusa cet enthousiasme d’une femme égarée par la douleur ; il reçut avec bonté ses plaintes, mais il la renvoya par-devant l’archevêque de Paris. Mademoiselle Molière, jugeant bien que ses exclamations philosophiques ne réussiraient pas à ce tribunal, baissa beaucoup le ton, et présenta un placet très humble à *monseigneur l’illustrissime et révérendissime archevêque de Paris* ; elle y expose que son mari Molière,*voulant mourir en bon chrétien*, avait envoyé *son valet et sa servante* chercher un prêtre à Saint-Eustache ; qu’il s’était adressé à deux prêtres habitués de cette paroisse, nommés l’Enfant et le Chat, qui avaient refusé de venir ; que le sieur Jean Aubry, son beau-frère, y était allé à son tour, et *avait fait lever* un nommé *Paysant*, aussi prêtre habitué, lequel, étant arrivé, avait trouvé Molière mort. La veuve ajoute dans son placet que *M. Bernard, prêtre habitué de l’église de saint Germain, avait administré les sacrements à son mari à Pâques dernier*.

En conséquence, l’archevêque de Harlay permit au curé de Saint-Eustache de faire inhumer Molière, *sans aucune pompe, avec deux prêtres seulement* ; mais il défendit de faire *aucun service solennel pour lui, ni dans ladite paroisse Saint-Eustache, ni ailleurs, même dans aucune église de réguliers*, le tout *sans préjudice aux règles du rituel de l’église de Paris*. Voilà les faits les plus exacts et les plus authentiques.

Voltaire a dit du *Malade imaginaire* : *C’est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie.* Il faut retourner ce jugement qui est à l’envers : *Le Malade imaginaire* n’est point une *farce*, mais une excellente comédie de caractère, où l’on trouve à la vérité quelques scènes qui se rapprochent de la farce ; et même, si la pièce était jouée décemment et sans charges, comme elle doit l’être, il n’y aurait qu’une scène de farce, celle du déguisement de Toinette en médecin. Le même juge prononce que *la naïveté, peut-être poussée trop loin, fait le principal mérite du Malade imaginaire*. Ce second oracle n’est pas plus sûr que le premier : il n’y a guère que la scène de la petite Louison, où la naïveté soit *peut-être* poussée trop loin. Dans tout le reste, on trouve plus de profondeur et de force comique que de naïveté.

Molière a corrigé le pédantisme et le costume ridicule des médecins ; il n’a point corrigé la faiblesse des malades et la folie des hypocondriaques. Les médecins, malgré ses comédies, n’ont pas cessé d’être en vogue ; seulement ils sont devenus plus aimables, plus philosophes, moins médecins, et par là même moins dangereux. Dans cette pièce, qu’on voudrait flétrir du nom de farce, on voit combien cet amour désordonné de la vie est destructif de toute vertu morale. Argan, voué à la médecine, esclave de M. Purgon, est aussi un époux sot et dupe, un père injuste, un homme dur, égoïste, colère. Avec quelle énergie et quelle vérité l’auteur trace le tableau des caresses perfides d’une belle-mère, qui abuse de la faiblesse d’un imbécile mari, pour dépouiller les enfants du premier lit ! Quelle décence, quelle raison, quelle fermeté dans le caractère d’Angélique ! Cette comédie est l’image fidèle de ce qui se passe dans un grand nombre de familles ; et c’est ce naturel, cette vérité qu’on n’aime point : les précieuses n’y trouvent point d’esprit et surtout point de sensibilité, point de délicatesse, point de noblesse ; elles voudraient des tirades, des sentences, du raisonnement au lieu de raison. Non seulement Molière a plus de génie, mais encore il a plus d’esprit que tous les auteurs qui passent pour en avoir beaucoup ; il a surtout infiniment plus de philosophie. D’où vient donc cet injuste dédain qu’on affecte pour ce grand peintre de la nature humaine ? Cela vient surtout du défaut d’esprit et de goût : ce qui est simple, naturel et vrai, paraît au vulgaire facile, commun, ignoble ; et cependant c’est ce qu’il y a de plus excellent, de plus précieux et de plus exquis dans les arts.

J’observe que la cour de Louis XIV, la plus galante, la plus délicate, la plus polie qui jamais ait existé, s’amusait beaucoup même des farces de Molière, où il y a toujours de l’originalité et de la naïveté. Aujourd’hui ce sont les spectateurs les plus mal élevés, les moins instruits, les moins nobles dans leur manière de penser, qui paraissent le plus scandalisés de ce genre de plaisanterie. La raison en est fort simple ; ce sont toujours les badauds et les gens grossiers qui sont dupes de l’affectation et du charlatanisme. Les hommes éclairés, les bons esprits, ne trouvent rien de si insipide que les mauvais romans, les imbroglio absurdes, le bavardage ampoulé, les parades de vertu et de bienfaisance, et tout cet attirail de morale fastueux et pédantesque, fait pour en imposer aux sots, qui n’aiment que les grands mots et le galimatias. Madame de Sévigné fait souvent allusion dans ses lettres à des traits comiques de Molière ; et ces traits sont presque toujours tirés de ses moindres farces, telles que *Le Médecin malgré lui* : elle en sentait le prix ; et l’on sait que madame de Sévigné est la femme qui a eu le plus d’esprit, sans même en excepter l'auteur de *Delphine*, et qu’elle relevait encore cet esprit-là par beaucoup de naïveté, de délicatesse et de grâces.

Grandmesnil, dans le rôle du Malade imaginaire, et Mlle Mars dans celui d'Angélique, se montrent dignes de jouer Molière. Mlle de Vienne est aussi très piquante dans celui de la soubrette ; mais ce n'est pas Toinette ; le personnage de la belle-mère n'appartient pas à l'emploi que les comédiens appellent *des caractères*, et qu'il faudrait plutôt appeler des *caricatures*: madame Lachassaigne y est déplacée. Les rôles des Diafoirus et de Purgon ne sont pas joués dans le véritable esprit de Molière : plus ils sont comiques, moins ils doivent être chargés. Les acteur, par un désir immodéré de faire rire le parterre, dégradent Molière, et le travestissent en mauvais bouffon.